



14 et 15 novembre 2009

LITTORAL

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad

GRANDE SALLE

Dossier Pédagogique

LITTORAL

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad

Avec

Jean Alibert

Tewfik Jallab

Catherine Larochelle

Patrick Le Mauff

Marie-Ève Perron

Lahcen Razzougui

Emmanuel Schwartz

Guillaume Séverac-Schmitz

Assistant à la mise en scène – Alain Roy

Scénographie - Emmanuel Clolus

Réalisation sonore - Yann France

Lumières - Martin Sirois

Costumes – Isabelle Larivière

Maquillages – Angelo Barsetti

Production et diffusion - Anne Lorraine Vigouroux

Direction de production - Maryse Beauchesne

Direction technique - Laurent Copeaux

Régisseur général - Philippe Gauthier

Régisseur plateau - Annabelle Courtaud

Régisseur lumières - Sonia Pauly

Habilleuse - Adeline Mommessin

Durée : 2h50

Production : Au Carré de l'Hypothénuse, compagnie de création

Coproduction : Théâtre Français/Centre national des Arts-Ottawa, Théâtre Forum Meyrin (Suisse), Les Célestins Théâtre de Lyon, Théâtre 71 scène nationale de Malakoff, Scène nationale Bayonne – Sud-Aquitain, Hexagone Scène nationale de Meylan, Le Grand T/scène conventionnée Loire-Atlantique

Production déléguée : Espace Malraux, Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

Avec le soutien de la Région Rhône Alpes dans le cadre du Réseau des Villes.

Contact :

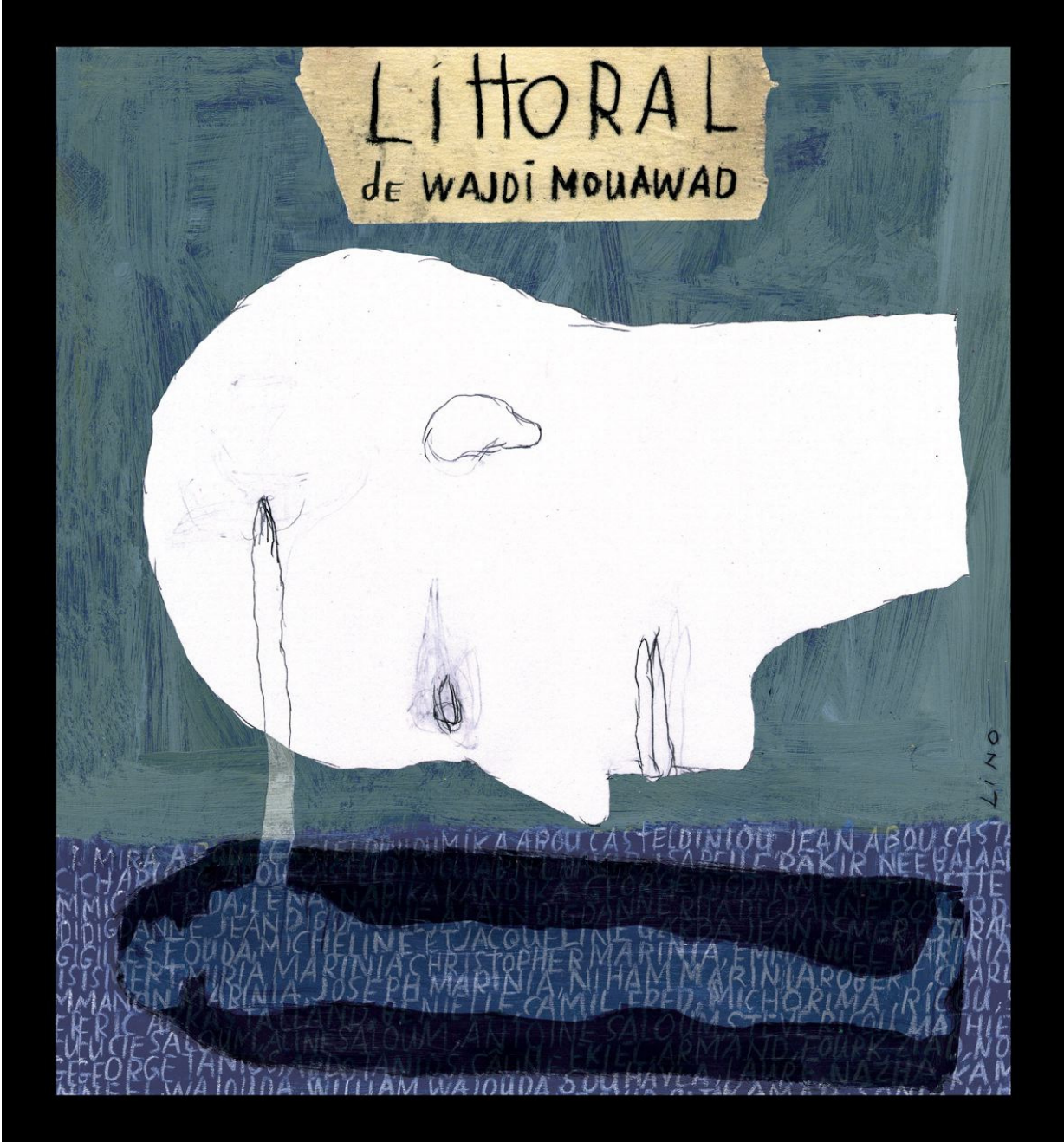
Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

<i>LITTORAL.....</i>	<i>5</i>
<i>WAJDI MOUAWAD.....</i>	<i>6</i>
<i>LE RÊVE ET LA POÉSIE... POUR DÉFIER LA MORT.....</i>	<i>8</i>
<i>LE CYCLE DE L'EXIL.....</i>	<i>9</i>
<i>INCOHÉRENTE PENSÉE.....</i>	<i>10</i>
<i>LE THÉÂTRE COMME ANTIDOTE À L'EXIL.....</i>	<i>13</i>
<i>ENTRETIEN AVEC WAJDI MOUAWAD.....</i>	<i>16</i>
<i>MORCEAUX CHOISIS.....</i>	<i>18</i>



© LINO

LITTORAL

Avec *Forêts*, Wajdi Mouawad fut la saison passée une découverte marquante pour le public des Célestins. L'auteur metteur-en-scène canadien revient avec l'une des pièces fondatrices de son univers si fort, si singulier et pourtant si universel.

Wilfrid a toujours l'impression que sa vie est une scène de cinéma, comme cette nuit où, alors qu'il fait l'amour à une sublime créature, retentit le téléphone pour lui apprendre la mort de son père. Il décide de lui offrir une sépulture dans son village natal. Son voyage le conduit aux confins d'un monde déchiré. Au fur et à mesure des étapes qui construisent son deuil, Wilfrid reconstruit une identité et redonne un sens à l'existence. La perte du père et le temps qui passe, scandé par les interrogations propres à chaque moment de la vie, marquent son parcours. Mais cette quête prend l'allure d'un récit étourdissant, peuplé de symboles, de rites et de révélations.

Comme toute l'œuvre de Wajdi Mouawad, *Littoral* est une pièce originale, à la fois intime et épique. Dans le fond et la forme, elle est un espace magique où les vivants et les morts voyagent à l'unisson dans une fable philosophique aux allures de conte enchanté. L'humour surgit souvent d'une écriture imprévisible, tour à tour poétique, crue, réaliste et luxuriante.

WAJDI MOUAWAD



Né au Liban en 1968, Wajdi Mouawad doit, à l'âge de huit ans, abandonner sa terre natale pour cause de guerre civile et commencer un exil qui le conduit en France. Il doit cependant quitter la France en 1983, car l'État lui refuse les papiers nécessaires à son maintien sur le territoire. Il rejoint alors le Québec. C'est là qu'il fait ses études et obtient en 1991 son diplôme de l'École nationale de Théâtre de Montréal. Écrivain et metteur en scène, il crée une première compagnie Théâtre Ô Parleur, puis de 2000 à 2004, il assure la direction artistique du Théâtre de Quat'Sous à Montréal. En 2005, il fonde au

Québec, avec Emmanuel Schwartz, *Abé carré cé carré*, compagnie de création et en France, *Au Carré de l'hypoténuse*, compagnie de création.

Au cours des quinze dernières années, Wajdi Mouawad s'est imposé au Canada autant qu'en France par la vigueur de sa parole et la singulière netteté de son esthétique théâtrale. Il s'est acquis une réputation internationale grâce à un théâtre mu par une puissante quête humaniste ; théâtre qui met en avant l'acteur comme porte-parole au sens fort de ce terme. Sa démarche va toujours dans le sens d'une prise de parole qui installe une tension entre la nécessité de la résistance individuelle et le non moins nécessaire renoncement à l'emprise du moi. À ce propos, il aime citer Kafka : « *Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde.* »

Mettant en scène ses propres textes *Littoral* (1997), *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* (1998), *Rêves* (2000), *Incendies* (2003), *Forêts* (2006) et *Seuls* (2008), Wajdi Mouawad s'intéresse aussi à Shakespeare (*Macbeth*), Cervantès (*Don Quichotte*), Irvine Welsh (*Trainspotting*), Sophocle (*Les Troyennes*), Frank Wedekind (*Lulu le chant souterrain*), Pirandello (*Six personnages en quête d'auteur*), Tchekhov (*Les Trois Soeurs*), Louise Bombardier (*Ma mère chien*)...

Depuis 2007, il est directeur artistique du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa et parallèlement, il s'est associé pour trois ans avec sa compagnie française à l'Espace Malraux, scène nationale de Chambéry et de la Savoie. Travaillant des deux côtés de l'Atlantique, il réunit autour de ses projets de nombreux partenaires, acteurs, concepteurs et théâtres français et canadiens.

Au Festival d'Avignon, Wajdi Mouawad a déjà présenté *Littoral* en 1999.

Il sera l'artiste invité du 63^{ème} Festival d'Avignon en 2009.

Ses œuvres publiées

Seuls – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2008

Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face – Leméac / Actes Sud-Papiers 2008

Un obus dans le cœur, Actes-Sud Junior (collection D'une seule voix) 2007

Assoiffés – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2007

Forêts – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2006

Willy Protagoras enfermé dans les toilettes – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2004

Incendies – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2003

Rêves – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2002

Pacamambo – Leméac / Actes Sud-Papiers / Heyoka Jeunesse, 2000

Littoral – Leméac / Actes Sud-Papiers, 1999

Les mains d'Edwige au moment de la naissance – Leméac, 1999

Alphonse – Leméac, 1996

Le songe – Dramaturges Éditeurs, 1996

Visage retrouvé, roman – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2002

Je suis le méchant ! Entretiens avec André Brassard – Leméac, 2004

Architecture d'un marcheur : entretiens avec Wajdi Mouawad de Jean-François Côté – Leméac, 2005

Ses œuvres non publiées

Lettre d'amour d'un jeune garçon (qui dans d'autres circonstances aurait été poète mais qui fut poseur de bombes) à sa mère morte depuis peu, 2005

La mort est un cheval, 2002

Couteau, 1997

John, 1997

Journée de noces chez les Cromagnons, 1992

Déluge, 1985

Pour le cinéma

Wajdi Mouawad a adapté et réalisé *Littoral*.

LE RÊVE ET LA POÉSIE... POUR DÉFIER LA MORT

Littoral raconte, d'une certaine façon, le « coming of age » d'un jeune homme - sorte de modèle oedipien inversé - qui fait cap sur la maturité, à la suite du décès abrupt de son père. Cherchant un sens à ce trépas, Wilfrid va amorcer une longue quête à travers un pays éventré par la guerre, où il croisera d'autres orphelins, afin de choisir une dernière demeure pour son géniteur. Un paternel bien bavard pour un mort (compensant ainsi le silence de sa vie), qui pose au dandy dans son costume immaculé. Cernée par un double questionnement sur les origines et sur l'ultime fin, la pièce aborde aussi la guerre, la mémoire, le rêve, les rencontres importantes, l'amour; ainsi que la douleur et le passé qu'on traîne partout avec soi comme un corps mort.

On reconnaît bien, dans Littoral, « la touche Mouawad » : son don pour le pittoresque ; la verdeur de son verbe; son humour détonnant; son amalgame de références; son irrévérence envers certaines conventions théâtrales; ses idées fortes; et son imaginaire débridé, donnant vie à toute une faune, issue de l'esprit perplexe de Wilfrid, qui vient régulièrement briser la linéarité du récit. Évoquant, très fugitivement, à la fois Pessoa et Gotlib, Céline et Homère, cette pièce met en scène l'univers fantasmatique, presque bédé, d'un grand ado tourmenté, sensible et imaginaire. Dans combien de spectacles pouvez-vous voir le rêve et la mort deviser tranquillement?



On retrouve aussi sa prose abondante, virant parfois à la logorrhée. Tout est paroles dans ce texte où on enferme des phrases dans des bouteilles jetées à la mer, pour dire « qu'on n'est pas tout seul ». Une poésie souvent belle, parfois grandiloquente, que Mouawad, qui sait ne pas rester sérieux ou grave trop longtemps - sauf dans la conclusion - désamorce lui-même à l'occasion. Ce qui est appréciable chez le jeune dramaturge, c'est sa faculté de danser avec la mort (littéralement, ici), avec l'horreur. Sans en renier ni la noirceur ni la futilité grotesque.

Marie Labrecque
Voir, 12 juin 1997

LE CYCLE DE L'EXIL

D'aucuns reconnaissent dans son écriture le souffle tragique d'un Sophocle contemporain, certains ont le sentiment qu'avec lui, la psycho-généalogie foule les tréteaux, d'autres, enfin, louent le metteur en scène, aussi sensible aux finesses du jeu, à son authentique engagement qu'à l'investissement de l'espace – introduisant de subtiles transitions entre les séquences, entre les situations et entre les êtres.

Quelles que soient les perspectives de lecture, Wajdi Mouawad apparaît à tous comme un homme de théâtre total.

Il n'est pas donné à tous les écrivains d'exprimer avec le même équilibre la trajectoire d'un être singulier et le monde qui l'environne. Il n'est pas donné à tous d'exprimer le lignage qui compose chacun de nous, la foule qui nous constitue, les fantasmes qui nous hantent, de débrouiller le passé, le pulsionnel qui étreignent notre présent et motivent nos actes. Il n'est pas donné à tous de saisir ce qui détermine nos existences, de passer outre le refoulement, la colère ou le mépris, d'assumer cela, de s'en affranchir dans le respect pour advenir, enfin, dans la liberté. L'art dit la transmission mieux que la raison discursive. Mouawad nous en convainc. On se souvient de cette image du double accouchement dans *Forêts*, un double accouchement juxtaposant des temps séparés, créant une simultanéité là où règne un abîme. On se souvient, dans cette même séquence, d'une serviette passant d'un accouchement à l'autre, du présent au passé et vice-versa, traversant des lustres, signe simple exprimant mieux que les mots la solidarité des Temps, leur imbrication intime. L'insignifiance du signe choisi – une modeste serviette – matérialise ces faits à priori insignifiants, auxquels nulle attention n'est accordée et qui, pourtant, infusent nos vies dans les profondeurs.

Littoral participe d'une tétralogie, d'un cycle de l'exil prolongé par *Incendies* (proposé en 2005 à Meyrin), *Forêts* (en 2007 à Meyrin) et *Ciels* (à venir, à l'automne). La création originelle de *Littoral* a eu lieu à Montréal, au théâtre d'Aujourd'hui, le 2 juin 1997 lors du 7ème festival de théâtre des Amériques. La première représentation en France a eu lieu à Limoges, au théâtre de l'Union, le 25 septembre 1998 lors du 15ème festival international des Francophonies en Limousin. Douze ans après la première représentation, Wajdi Mouawad réécrit et recrée *Littoral*, au Théâtre Forum Meyrin, avec une nouvelle équipe et une nouvelle mise en scène.

Mathieu Menghini

INCOHÉRENTE PENSÉE

Dans un avion entre Ciel et Terre
Je cherche encore des mots pour écrire
Alors que le silence irait si bien.
Je dis la vérité :
Pour la recreation de *Littoral* les théâtres où nous présenterons le spectacle ont besoin de
textes pour les brochures de saison.
Je comprends tellement
Moi-même je dirige un théâtre
Mais j'ai beau tourner
Chaque fois que je tente d'aligner des mots pour évoquer *Littoral*
Un sentiment d'inutilité profonde m'envahit.
Dépression à force d'user les mots
User jusqu'à la corde.

Je suis dans un avion entre ciel et terre
C'est un vol de nuit.
Je ne parviens pas à dormir.
Je pense à cette vie qui ressemble à une guerre
Dans laquelle traînent toutes les enfances blessées
Souvenirs joyeux et douloureux.
Littoral
Créé il y a de cela douze ans.

Pour écrire j'avais été marcher sur les routes de la Mancha.
Je lisais Pessoa
Je venais de découvrir les grandes tragédies grecques.
Dans un train
J'avais réussi à mettre en mots les trois récitatifs du père
qui allaient clore le spectacle.
Il n'y avait pas internet encore.
Au matin
J'avais tout imprimé et j'avais posté les textes par courrier express.
Cinq jours plus tard
Au téléphone avec les comédiens :
Ils sont heureux !

Je fouille encore !
Je tombe sur un brouillon !
Une scène qui n'existe plus !
Je ne me souviens même pas avoir écrit cette scène, je ne me souviens encore moins
de la raison qui m'a poussé à la couper, pourquoi tout cela n'existe plus,
le chemin suivi par la pensée et l'intuition qui m'ont fait
comprendre que cette scène n'était pas juste !

Je fouille encore !
Un bordel dans cet ordinateur !

Voici le mot dans le programme que j'avais écrit pour la première.
Je relis ces mots et j'ai envie d'éclater en sanglots tant j'ai le sentiment
de faire face à des mots écrits avec une joie profonde.
Enchantement convaincu face à ce que je défendais.
Me voici dans un avion entre Ciel et Terre
Où est la terre natale ?
Et le dos courbé de mon père qui mourra sans doute dans les deux ou trois années à
venir ?
Et tout cela
Amour et amitié
Tout cela comme un oiseau blessé dans le cœur.

On vient d'annoncer une zone de turbulence.
On me demande d'attacher ma ceinture.

Mais reprenons.

Un mot pour un programme :
Il y a quinze ans de cela, à ma sortie de l'école de théâtre, désœuvré, ne sachant pas
comment donner un sens à ma vie, j'ai eu la chance de me retrouver avec quelques amis
de mon âge qui partageaient avec moi les mêmes angoisses liées à l'existence et à notre
métier de comédiens qui n'avait de réalité que le nom. N'ayant rien à faire, nous avons
choisi de faire tout de même quelque chose en commençant par nous rassembler tous les
jours pour parler ensemble. Ces échanges nous ont permis de mettre à jour nos inquiétudes
et nos désirs puis, peu à peu, la fiction aidant, nos divagations ont donné lieu à une
histoire qui deviendra *Littoral*, histoire d'un jeune garçon qui cherche un lieu de paix pour
la sépulture de son père.

Nous l'avons répétée dans le salon, les accessoires furent pris dans la cuisine.

Recréer *Littoral* me pose une question furieuse : comment faire pour ne pas trahir celui que
j'étais il y a quinze ans ? Comment ne pas le tromper comme celui qui retouche son
journal d'enfance des années plus tard pour lui donner un sérieux plus prononcé ?
Comment rester vivant et redonner à l'histoire sa présence ? Comment ne pas figer celui
que je suis devenu par trop d'angoisse ? Comment rester vivant avec ce qui est mort en nous
? Comment porter son propre corps mort pour lui trouver une sépulture ?

Alors que je pose la question on vient d'annoncer un atterrissage d'urgence car un des
réacteurs de l'avion vient de s'enflammer.
Les hôtesses de l'air sont blêmes ! Elles tentent de garder leur calme pour que la panique
ne s'empare pas des passagers. Mais personne n'est dupe !

L'avion chute !
C'est étrange !
On ne peut pas imaginer que l'on puisse être si haut !
L'avion chute et tout le monde est étrangement calme
Et je continue à écrire car là est la solution !
Mourir avec les étoiles
Pour que le temps se fracasse et que l'univers se scinde en deux,
Un univers où je disparaissais et un autre où je reste en vie.
C'est à cet univers là
Libre du passé
De réinventer le présent !
Recréer *Littoral* quand la partie ancienne meurt.

Littoral donc :

C'est l'histoire d'un type un peu perdu à la recherche d'un lieu de sépulture pour son père, qui rencontre une fille en colère qui a perdu le sien il y a longtemps. Ensemble, ils vont tenter de trouver un lieu pour enterrer le corps du père. Cette quête les obligera à éprouver la réalité de l'autre.
Tout le reste, au fond, n'est que théâtre.

Wajdi Mouawad (dans un avion, avril 2008)

LE THÉÂTRE COMME ANTIDOTE À L'EXIL

Personne, dans son entourage, ne sait vraiment où vit Wajdi Mouawad. À Paris, à Montréal, à Toulouse ? Quand on lui pose la question, il répond qu'il vit « là où le travail le pousse » : à Paris - mais à quelle adresse, nul ne le sait. A Montréal, où il va remonter sa pièce *Incendies*. A Moscou, où on lui a commandé une mise en scène. A Bordeaux, où Dominique Pitoiset, le directeur du théâtre, lui a proposé d'écrire un texte pour lui. Et Toulouse ?

Mystère. « Il prend l'avion comme moi le métro », constate amusé, Pierre Ascaride, le directeur du Théâtre 71 de Malakoff, qui en France, a été le premier, avec les Francophonies de Limoges, à accueillir ses spectacles en 1999. Comme si les exils successifs avaient imprimé l'impossibilité de se fixer. Pour ne pas subir, encore et encore, la douleur de la séparation et le sentiment de la perte. Ne pas s'enraciner, pour ne pas se déraciner. L'écriture comme seul ancrage. Tout cela traverse la petite dizaine de pièces écrites par le jeune auteur metteur en scène, et notamment les dernières, *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*, qui forment un cycle de l'exil et des origines au souffle extrêmement puissant.

Wajdi Mouawad n'y raconte pas sa vie. Mais ses identités multiples et successives ont produit une interrogation sans équivalent dans le théâtre francophone d'aujourd'hui sur les imbrications entre les histoires individuelles et la grande histoire.

D'abord donc, il y a l'enfance : Beyrouth, au tournant des années 1960-1970. Wajdi Mouawad naît dans une famille chrétienne aisée - un milieu occidentalisé, très francophile : « Mais mon père, qui venait de la montagne, a tenu à nous donner des prénoms arabes. Nous étions les seuls, parmi nos cousins et nos camarades de classe, à ne pas avoir de prénoms français. Cela a sonné comme un rappel constant de mon étrangeté. Un signe que je n'étais pas d'ici... ». Ce prénom, Wajdi, qui signifie « mon existence » en arabe, va signer définitivement cette étrangeté quand la famille arrive à Paris en 1978, après quatre ans de guerre. « Comme tous les libanais, nous pensions que la guerre allait se terminer rapidement et que nous repartirions ». Le conflit s'éternise, s'enlise. Les trois enfants Mouawad restent à Paris, avec leur mère. Le père, qui a été ruiné par la guerre, tente là-bas de sauver ce qu'il reste de ses affaires. Wajdi Mouawad est alors « un exemple parfait d'intégration réussie » : excellent élève, entouré d'amis, capitaine de l'équipe de rugby du collège. « Mais sans le savoir, sans le dire, nous étions totalement défigurés par cette guerre, par cet exil. C'est peut-être la grande illusion des civils : croire que, parce que vous avez quitté un lieu en guerre pour un lieu en paix, vous êtes sain et sauf ».

Cette fugue qu'il fait à l'âge de 11 ans, au cours de laquelle il s'arrête dans ce café parisien emblématique, synthétise le malaise. « Le sentiment qui m'a éduqué, c'est l'inquiétude de ma mère » dit-il aujourd'hui. Cet équilibre relatif est encore brisé quand les parents Mouawad décident, six ans plus tard, sans explications, d'émigrer à nouveau, vers le Québec cette fois. « Ce nouvel exil a été extrêmement rude, avoue-t-il. Je me sentais comme quelqu'un qui vient de survivre à une avalanche, qui remonte à la surface et qui

reçoit une nouvelle masse de neige sur la tête ». Surtout, « au fur et à mesure que je m'éloignais du Liban, mon prénom devenait une chose qui s'étirait, se déformait, perdait son sens, devenait l'objet d'abréviations », observe-t-il.

Années noires, lourdes, vides. Sa mère meurt, d'un cancer. Mais c'est son visage, brouillé, perdu, qui va être à l'origine de son identité d'écrivain et d'artiste. Il commence à écrire à 16 ans. La recherche de ce visage est au cœur de son écriture, dans ses pièces comme dans son unique roman, qui s'intitule d'ailleurs *Visage retrouvé*. « Prenez un enfant dont le jouet préféré se casse. Il essaie de recoller les morceaux, mais ce n'est jamais tout à fait comme avant. Maintenant, poursuit-il en conteur de sa propre histoire, imaginez que ce n'est pas le jouet qui se casse, mais sa conviction profonde que le monde dans lequel il vit est beau et merveilleux. La peine qu'il en éprouve est tellement profonde qu'il en a pour la vie à essayer de recoller. Et à chaque tentative, cela donne une pièce de théâtre... »

Aujourd'hui, son passeport est canadien. Mais quand on le tarabuste pour savoir s'il se sent plutôt libanais, français ou québécois, il répond qu'il est juif. Ou tchèque. Parce qu'il se sent plus proche de Kafka que de n'importe qui. « Et parce que j'écris. L'écriture et l'exil ont partie liée, depuis toujours ». Quand la guerre a de nouveau éclaté au Liban en 2006, cela l'a « mis en morceaux ». Il s'est senti tenu, vis-à-vis de la communauté libanaise de Montréal, de prendre la parole - le texte de son intervention a été publié dans *Courrier International* du 3 août. Non pour émettre une position politique - « Je ne voulais surtout pas singer les politiciens qui prétendent comprendre la situation – mais pour tenter de cerner l'impuissance et le désarroi qu'il y avait à se retrouver dans ce choix impossible : celui de la haine ou celui de la folie ». En France, où il est demandé partout, difficile aujourd'hui de trouver des détracteurs du travail de Wajdi Mouawad. Les résistances des premières années – certains trouvaient ses spectacles trop narratifs et « donc trop faciles » - sont tombées devant ce théâtre qui fait de la scène un lieu de haute intensité émotionnelle. Sa puissance narrative et poétique, à l'issue du long voyage proposé par Wajdi Mouawad, laisse les spectateurs de *Forêts*, à Malakoff, comme ce fut le cas pendant toute la longue tournée en France, bouleversés, en larmes, ovationnant longuement le spectacle. Reconnaissants de ce que ces odyssées du temps présent ébranlent dans leur histoire intime.

Fabienne Darge
Article paru dans *Le Monde*, édition du 28 octobre 2006



ENTRETIEN AVEC WAJDI MOUAWAD

Fluctuat : Vous aimez dire que vos pièces sont des rencontres. Comment adviennent ces rencontres ?

Wajdi Mouawad : J'aime assez comparer l'acte de création au fonctionnement du scarabée. Il s'agit d'un insecte au système intestinal hyper sensible, qui se nourrit des défécations des autres animaux. C'est ce qui lui donne cette couleur incroyable, ces tons rarissimes et si beaux parfois. Pour moi c'est pareil, j'ai une sensibilité très acérée, je suis extrêmement attentif aux couleurs, aux odeurs, aux impressions, aux histoires qu'on me raconte. Je développe une hyper sensibilité à tout ce qui m'entoure. Cela peut être la violence, la frustration, la peine, la difficulté, le chagrin, la douleur. Et les sensations accumulées font naître une autre histoire, de façon évidente. Dans mon esprit, se cristallisent le récit, l'image, le décor. J'attends ensuite d'être sûr que cette histoire est bien accrochée, un peu comme un bébé, avant d'annoncer la nouvelle de la naissance à venir. Ensuite, c'est moi qui raconte l'histoire.

Le livre *Seuls* retrace votre processus de création du spectacle, depuis la genèse jusqu'à la présentation au public. Vous y écrivez notamment : « *Voici une série d'expressions qui me jettent dans une certaine honte : mon prochain spectacle, ma prochaine pièce, mon écriture, mon, ma, mes* ». Pourquoi ?

L'idée de possessivité, de mise en avant de l'égo me dérange profondément. Je n'aime pas être le point d'attention, ce qui compte, c'est l'objet sur lequel je travaille. Voilà une expression que je préfère : la pièce que j'écris, le spectacle sur lequel je travaille. En vérité, l'imagination, ce n'est pas inventer quelque chose qui n'existe pas, mais utiliser ce qu'on a sous la main. En tant qu'auteur, on n'est propriétaire de rien.

Vous êtes une sorte d'éponge...

Oui, je bois tout ce qui m'entoure, je suis en alerte permanente, et la création se confond avec la vie. Cela peut être assez épuisant, mais je ne sais pas faire autrement. Parfois, je me retrouve dans un bistrot, à discuter avec des amis de la pluie et du beau temps. Et je m'ennuie assez vite.

Vous comparez chacune de vos histoires à une personne.

Chaque histoire est une personne, a un visage. Dans mon esprit, *Seuls* est un garçon de 11 ans, *Forêts* une femme de 40 ans, *Littoral* un chien fou qui barbote dans l'eau. C'est un délire assez jubilatoire. Chaque personnage m'accompagne, je mène avec lui une vie de couple en quelque sorte.

Ce qui fait de vous un polygame...

Oui tout à fait, et j'aime bien ça. (Rires)

Le jeu, l'écriture, la mise en scène, trois activités souvent menées de front. Comment s'organise le montage des spectacles ?

Les acteurs n'arrivent jamais sur le plateau avec un texte clé en main. Mon écriture s'élabore souvent en cours de mise en scène, de façon très instinctive. Parfois, je boucle l'écriture des textes deux semaines seulement avant la première ! Ça demande un certain

courage, une grande confiance de la part des acteurs. Et puis la mise en scène, c'est un combat contre mes propres pièces, qui me fait les réduire, souvent. Les fleuves jeunes ont tendance à zigzaguer, il faut les forcer à faire des tracés droits. Ça vient avec l'âge...

Depuis une dizaine d'années, vous présentez vos spectacles en France, de Chambéry à Malakoff. Après Frédéric Fisbach et Romeo Castellucci, vous êtes le prochain artiste associé du festival d'Avignon. Est-ce une charge écrasante ou une chance ?

J'ai eu avec Vincent Baudriller, (directeur du festival d'Avignon, *ndlr*) des discussions passionnantes sur la façon de raconter des histoires, le sens que cela avait. Mais quand il m'a appelé pour me proposer d'être artiste associé, je n'ai pas compris. J'ai dit pourquoi moi ? Pourquoi pas Warlikovski ?

Pourquoi Warlikovski ?

J'adore Warlikovski ! Et puis je le trouvais plus légitime à Avignon, avec qui il a construit une histoire dans la durée. Moi je n'ai présenté qu'un spectacle il y a dix ans, et puis plus rien.

Mais j'ai bien sûr été touché par cette proposition. Quand la nouvelle a été officialisée, se sont mêlés des sentiments de peur, de plaisir et de pression... Je le prends finalement comme une étape de plus dans mon travail. C'est là, entre autres, que je bouclerai ma série : après *Littoral*, *Forêts*, *Incendies*, j'y monterai *Ciel*. Avignon, c'est un cadeau, une surprise. J'aime beaucoup ça, les choses inattendues. Un peu comme les tiques, ces insectes qui peuvent rester en suspension sur une feuille pendant des semaines et puis qui, d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, tombent et s'accrochent à un animal qui passe. Après le scarabée, je vous parlerai de la tique, la prochaine fois. (Sourires).

Propos recueillis par Nedjma Van Egmond
Fluctuat.net

MORCEAUX CHOISIS

- 1. Nuit -

Wilfried – C'est en désespoir de cause, monsieur, que j'ai couru jusqu'ici pour venir vous voir. On m'a dit que vous étiez la bonne personne pour ce genre de choses, alors je n'ai pas hésité, et je suis venu, même si on me disait que vous étiez très occupé et que vous ne receviez les gens qu'avec des rendez-vous, mais les gens racontent n'importe quoi. La preuve. Je suis là, devant vous. C'est un fait, j'ai du me battre un peu avec la femme à barbe qui vous sert de secrétaire, mais ce n'est pas grave. Je suis devant vous. On m'a dit aussi que tout ce que j'aurais à faire, ce serait de vous raconter mon histoire. Vous dire un peu qui je suis. Alors je suis venu le plus vite que j'ai pu pour vous dire qui je suis, mais ça va être un peu difficile, parce que je suis jeune et qu'à mon âge, des choses pareilles ne se disent pas. Mais ce que je peux vous affirmer par exemple, monsieur, c'est que je m'appelle Wilfried et que je suis très pressé à cause des lois de la nature qui vont bientôt commencer à attaquer de tous bords tous côtés. Je peux vous dire aussi que toute cette histoire a commencé il y a trois jours seulement et que, pour être tout à fait franc, elle a commencé de façon remarquable.

[...]

28. La croisée des chemins

Amé – C'est toi la musicienne de la nuit, celle qui habite le village du haut ?

Simone – C'est moi. C'est toi qui allumais la lumière ?

Amé – C'est moi.

Simone – Comment tu t'appelles ?

Amé – Amé. Toutes les nuits j'entendais tes appels. Parfois, aussi, je retrouvais des bouteilles dans lesquelles il y avait des papiers. Des messages. Et tout ça parlait de la croisée des chemins. Qu'à la croisée des chemins, il pouvait y avoir l'autre. Alors depuis des jours, je viens ici, à la croisée des chemins. Je voulais savoir.

Simone – Je m'appelle Simone. Voici Wilfried. Il transporte le cadavre de son père.

Amé – que veux-tu ?

Simone – Je ne sais pas. J'en avais marre. T'en as pas marre, toi ?

Amé – Moi ? Je ne sais pas par quel miracle je ne me suis pas tiré une balle dans la tête.

Simone – Alors reste avec moi.

Amé – Qu'est-ce que tu veux faire ?

Simone – D'abord trouver une place pour enterrer le corps, ensuite partir.

Amé – Partir ?

Simone – Oui, partir, partir, partir pour m'intéresser un peu aux autres. J'en peux plus de les entendre, les vieux !! Tu ne les entends pas, toi ?...

Amé – Moi je les regarde ! Au village, ils ont peur de moi, peur que je les tue, ils savent que j'ai déjà tué, alors ils ont peur forcément. Du coin de l'œil ils m'épient quand je passe, de peur que je ne les égorge, que je ne les avale, que je ne leur mâche le cœur.

Simone – Tu veux venir avec moi ?

Amé – On irait où ?

Simone – Voir s'il n'y en a pas comme nous, des gens de notre âge qui voudraient bien aussi tuer tout le monde... On ira ensemble et puis je ne sais pas...

Amé – On poserait des bombes.

Simone – Bonne idée.

Amé – Pendant la guerre, je posais des bombes.

Simone – Écoute-moi, la bombe que je veux aller poser est encore plus terrible que la plus terrible des bombes qui a explosé dans ce pays.

Amé – On en posera dans les autobus, dans les restaurants...

Simone – Non, non, cette bombe ne peut exploser que dans une seule place.

Amé – Où ?

Simone – Dans la tête des gens.

Amé – Dans la tête des gens ?

Simone – Oui.

Amé – Qu'est-ce que tu veux dire ?

Simone – On va aller leur raconter des histoires. Des histoires telles qu'ils seront bien obligés de nous arracher le visage ou de venir avec nous.

Amé – Quel genre d'histoires ?

Simone – Notre histoire. Chacun racontera son histoire.

[...]

- 45. Récitatif I -

Le Père - Il n'y a pas si longtemps encore, il m'arrivait de me lever de ma chaise, de mettre mon chapeau sur ma tête et de sortir dans la rue d'un pas léger avec l'idée de marcher jusqu'à la mer.

Comme le souvenir d'un geste si simple devient douloureux.

Mettre son chapeau sur sa tête.

Avoir froid.

Frotter ses mains l'une contre l'autre dans le but de les réchauffer.

Entrer en coup de vent dans un bistrot bondé et commander un café en faisant semblant qu'on est préoccupé par des affaires mystérieuses.

Marcher dans la rue.

Trouver les femmes belles.

Sentir leur parfum.

Prendre un autobus

En espérant que l'une d'elles vienne s'asseoir à nos côtés.

Le temps d'un instant, qu'elle devienne la femme de notre vie.

Tenter alors de la séduire en faisant mine de rien.

La charmer

La faire rire Être mystérieux.

Et la faire tomber entre nos bras

En faisant semblant que notre vie est pleine d'une douleur insoupçonnée.

Se quitter sur le quai d'une gare.

Et puis se retrouver seul sur le pont d'un bateau.

Lier conversation avec un inconnu.

Parler du temps qu'il fait.

Être irresponsable.

Être oisif.

Ne rien faire par paresse.

Dormir jusqu'à midi.

Être préoccupé par des questions d'argent.

Ne pas savoir comment on va faire pour payer son loyer.

Préparer un repas avec des amis.

Gueuler contre les policiers,

Discuter avec le boucher,

Avoir faim

Avoir soif
Avoir un enfant
Rester calme
Rester seul
Tout seul
Et rêver
Rêver
Être.

[...]

Wajdi Mouawad, *Littoral*, Ed. Acte Sud, 2006.